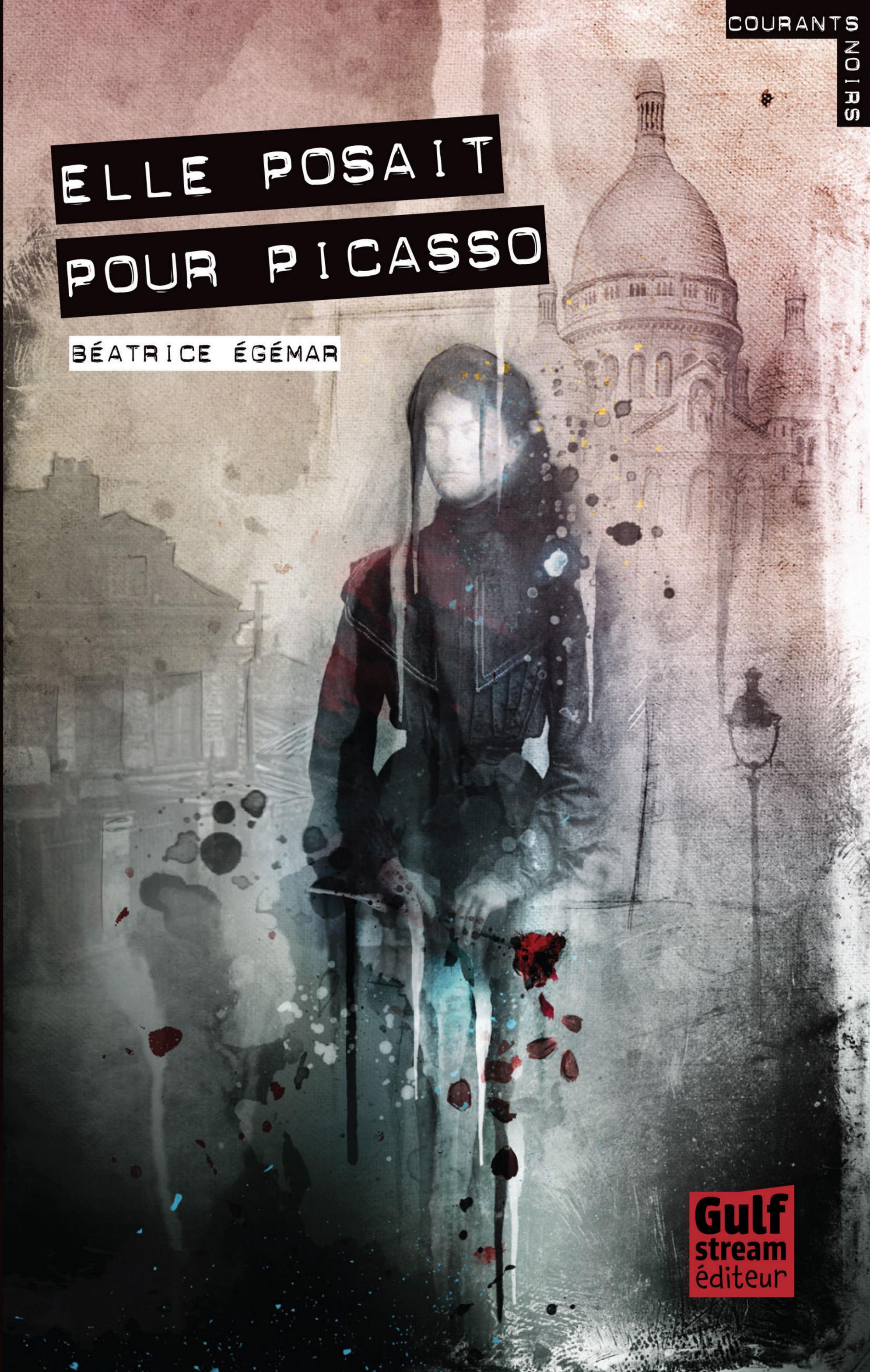


# ELLE POSAIT POUR PICASSO

BÉATRICE ÉGÉMAR



**Gulf**  
stream  
éditeur



ELLE POSAIT  
POUR PICASSO

## COURANTS NOIRS

Une collection dirigée par Thierry LEFÈVRE

*Ami, entends-tu...*,  
Béatrice NICODÈME, 2008

*Attaques nocturnes*,  
Thierry LEFÈVRE, 2008

*Fleurs de dragon*,  
Jérôme NOIREZ, 2008

*L'Empire invisible*,  
Jérôme NOIREZ, 2008

*Zoo criminel*,  
Nicolas CLUZEAU,  
Thierry LEFÈVRE,  
Béatrice NICODÈME,  
Jérôme NOIREZ,  
Patrick WEBER, 2009

*Rouges Ténèbres*,  
Nicolas CLUZEAU, 2009

*Le Shôgun de l'ombre*,  
Jérôme NOIREZ, 2009

*Le Marteau de Thor*,  
Patrick WEBER, 2009

*Noire Lagune*,  
Charlotte BOUSQUET, 2010

*L'Œil de Seth*,  
Béatrice ÉGÉMAR, 2010

*Chasses olympiques*,  
Nicolas CLUZEAU, 2010

*L'Étoile noire*,  
Lilian BATHELOT, 2010

*Les Gentlemen de la nuit*,  
Béatrice NICODÈME, 2010

*Princesses des os*,  
Charlotte BOUSQUET, 2010

*Les Noces vermeilles*,  
Béatrice ÉGÉMAR, 2011

*Lame de corsaire*,  
Nicolas CLUZEAU, 2011

*Le Bouclier de Gergovie*,  
Gérard STREIFF, 2011

*Sanglante Comédie*,  
Martial CAROFF, 2011

*Desolation Road*,  
Jérôme NOIREZ, 2011

*Les Poisons de Versailles*,  
Guillemette RESPLANDY-TAÏ, 2011

*Les Profanateurs*,  
Martial CAROFF, 2012

*Kabylie Twist*,  
Lilian BATHELOT, 2012

*Wiggins et la Nuit de l'éclipse*,  
Béatrice NICODÈME, 2012

*Venenum*,  
Charlotte BOUSQUET, 2012

*L'École de la mort*,  
Lilian BATHELOT,  
Charlotte BOUSQUET,  
Martial CAROFF,  
Béatrice ÉGÉMAR, 2013

*Vous ne tuerez pas le printemps*,  
Béatrice NICODÈME, 2014

Illustration de couverture : Aurélien Police

© Gulf Stream Éditeur, Saint-Herblain, 2014

ISBN : 978-2-35488-230-3

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

COURANTS NOIRS

Béatrice Égémar

ELLE POSAIT  
POUR PICASSO

**Gulf stream** éditeur



*Il y avait à Montmartre, au numéro 13 de la rue Ravignan,  
une inconfortable maison de bois surnommée le Bateau-Lavoir.*

*De 1903 à 1912, elle abrita des peintres, des sculpteurs,  
des littérateurs, des humoristes, des acteurs, des blanchisseuses,  
des couturières et des marchands des quatre-saisons.*

*Glacière l'hiver, étuve l'été, les locataires s'y rencontraient  
à l'unique fontaine, un broc à la main. Picasso s'y fixa dès 1903,  
au retour d'un séjour en Espagne. C'est alors que je le vis  
pour la première fois.*

*Fernande Olivier*



# PROLOGUE

*Paris, galerie Georges Petit, juin 1932*

Elle est nue, de profil, et tient une corbeille de fleurs écarlates. Sa poitrine naissante est celle d'une enfant ; son corps est pâle, d'une pâleur malade, mais je ne vois que son visage : dur, buté, terriblement fragile. Une chevelure noire, des yeux sombres et cernés, pleins de défiance.

*Jeune fille à la corbeille de fleurs. 1905.*

Je laisse tomber le dépliant qu'on m'a remis à l'entrée de la galerie. Je n'entends plus le brouhaha des visiteurs, je suis seul, face à elle, bouleversé par une vague de compassion qui me serre la gorge. Mon Dieu, c'est la petite Linda, Linda la bouquetière ! Quel âge avait-elle, déjà, quand Picasso l'a peinte ? Quinze ans ? Seize ? Pas plus, j'en suis sûr. D'un seul coup, tout me revient en mémoire. Le Bateau-Lavoir, ses planchers qui grincent, le froid mordant, l'hiver, et la chaleur suffocante de juillet. Les odeurs de moisissure, de peinture, de ragoût de pauvre et de pisse de chat. La faim, la misère, les nuits débridées, et nos rêves de gloire.

– Émile ? Tu te sens mal ? Tu es pâle...

Je dévisage la ravissante jeune femme qui m'accompagne, comme si je ne l'avais jamais vue. Geneviève, ma fiancée. Elle est belle, intelligente, elle porte avec élégance un tailleur bleu et un drôle de petit chapeau qui lui cache un peu le front. Elle vient d'une bonne famille, admire Picasso et n'a jamais eu faim de sa vie.

– Que regardes-tu ? Oh !

Elle grimace et fait un petit geste de sa main gantée :

– C'est beau, mais quelle tristesse... Cette enfant a l'air misérable.

– Elle n'a pas eu de chance.

– Sans doute !

Geneviève me prend le bras, me parle, mais je me dégage doucement, j'ai besoin d'être seul. Comment lui expliquer ce que j'éprouve ? C'est impossible. Qu'y a-t-il de commun entre l'homme qu'elle aime, Émile Sauvebois, le critique d'art respecté, un peu mondain, de vingt ans son aîné, et le jeune Émile de dix-huit ans qui rêvait d'être poète et crevait de faim à Montmartre ? Pourrait-elle comprendre ce que j'ai vécu là-bas ? Je regarde ce portrait superbe et terrifiant ; à part Picasso, suis-je le seul ici à avoir connu Linda, à mettre un prénom sur ce tableau ? Je l'ai croisé, tout à l'heure, à l'entrée ; il m'a souri et m'a tapé l'épaule en signe de reconnaissance, mais c'est tout. Il a changé, lui aussi. Pablo est devenu Picasso, le maître, le génie. Finis la misère et les taudis : il se déplace en Hispano Suiza, avec chauffeur. Il a organisé lui-même cette rétrospective de son œuvre – une rétrospective de son vivant, alors qu'il a cinquante ans à peine, c'est du jamais-vu ! Il est célèbre, et tout ce qu'il peint fait polémique. Est-il aussi heureux qu'au temps de la rue Ravignan ? Je parie que non.

Et moi ?

Linda, j'ai l'impression que ton regard m'accuse. Je suis riche à présent, à tes yeux de gamine affamée. Je fais partie des rupins, des nantis, de ce monde aussi différent du tien que la planète Mars. Dors en paix, petite Linda, je suis désolé pour toi, j'ai fait ce que j'ai pu. Oui j'ai fait ce que j'ai pu.



# CHAPITRE 1

*Paris, juillet 1905*

– Pardon, madame.

La femme cessa de tirer de l'eau à la fontaine et se retourna. Elle était robuste, avec d'épais cheveux bruns remontés en chignon, et les mains rouges des blanchisseuses.

– Je cherche à louer une chambre. Y aurait-il quelque chose de libre, dans le quartier ?

Elle me montra une façade, juste derrière nous :

– Y a un atelier qui s'est libéré hier, tout juste. Si ça vous dit de tapiquer<sup>1</sup> avec des artistes, c'est pas cher...

Je regardai autour de moi. La petite place était paisible et charmante, plantée de marronniers et dotée de vieux bancs de bois. Un atelier d'artiste, c'était exactement ce qu'il me fallait.

J'avais dix-huit ans, une valise à la main, et je venais tenter ma chance à Paris. Je voulais devenir écrivain, ou poète. Le hasard, à moins que ce fût le destin, porta mes pas vers la rue Ravignan, sur la butte Montmartre.

C'est ainsi que j'arrivai au Bateau-Lavoir.

<sup>1</sup> Habiter (argot).

Imaginez un bâtiment étrange, construit à flanc de colline ; sa façade en rez-de-chaussée, percée d'une porte et de trois fenêtres, semble banale. Mais quand on ouvre la porte, on découvre un escalier qui descend, au lieu de monter, pour accéder aux différents niveaux : à l'arrière, c'est une bâtisse de trois étages, presque entièrement faite de bois et de vitrages, surplombant la rue Garreau. Max Jacob fera passer l'endroit à la postérité sous le nom de Bateau-Lavoir, car le lieu lui rappelait les bateaux-lavoirs amarrés aux berges de la Seine, mais quand j'y débarquai, on l'appelait aussi la maison du trappeur.

J'ai entendu dire que c'était une ancienne fabrique de pianos. J'ai du mal à le croire : j'ai toujours pensé qu'un piano passerait à travers les planchers disjoints et traverserait cette bâtisse gigantesque, labyrinthique et mal fichue, toute en planches, en trappes et en recoins sombres. Manufacture ou pas, le Bateau-Lavoir avait été aménagé en ateliers pour artistes. C'était du pain bénit pour les jeunes ambitieux qui venaient, comme moi, à Paris, avec des rêves plein la tête et pas un sou en poche. On s'y gelait en hiver, on y étouffait en été, il n'y avait pas d'électricité et le seul point d'eau était une fontaine, au bas de l'escalier ; mais que pouvait-on espérer de plus pour treize francs par mois ?

Je m'installai dans un petit atelier qui sentait encore la peinture. Il se trouvait au deuxième niveau, j'y accédai en descendant un étage. Il y avait un lit, une table, une lampe à pétrole, un réchaud pour faire la cuisine et une cuvette pour se laver. Que désirer de plus ? J'étais libre, Paris était à mes pieds, j'étais heureux.

Les premiers jours furent un pur bonheur. Je me réveillais tôt et je me mettais au travail avec ardeur ; j'écrivais avec facilité, jusqu'à ce que la faim me tenaille.

Je quittais alors ma chambre pour aller acheter du jambon ou un petit pain, et j'en profitais pour découvrir le quartier. Montmartre à l'époque ressemblait à un gros village, avec ses ruelles tortueuses, ses petits jardins où l'on cultivait quelques fruits et légumes, ses places où il faisait bon s'attarder sur un banc. La Butte dominait Paris, du haut de ses cent trente mètres, et ses habitants la quittaient rarement. Ils étaient Montmartrois avant d'être Parisiens ; la capitale était un autre monde, riche, agité, tapageur, et, pour tout dire, différent.

On était alors en train d'achever la construction de la basilique du Sacré-Cœur, et cette grosse pâtisserie blanche aux allures mauresques détonnait furieusement dans ce quartier modeste. Je l'évitais ; je préférais la vie cachée et laborieuse du haut de la Butte, j'aimais les rues pentues, les volées d'escalier que dévalaient des gamins, les vignes qui produisaient un petit vin aigret et les quelques moulins qui tendaient bravement vers le ciel leurs ailes, vestiges d'une époque révolue.

Sur le versant nord de la Butte, entre les rues Lepic et Caulaincourt, se trouvait un enchevêtrement de baraques de planches enfouies sous les buissons, d'escaliers de fortune, avec çà et là des petits jardins potagers. On appelait cela le Maquis. C'était le repaire des chiffonniers, des apaches<sup>2</sup> et des miséreux. Quand j'arrivai à Montmartre, il faisait doux, les gamins jouaient dans les herbes folles, la misère me semblait presque aimable.

La population de la Butte était très mélangée, on y côtoyait aussi bien des ouvriers, des employés, des petites gens vivant de métiers précaires ou pittoresques, que des artistes et des farfelus. Je m'y sentais bien. À

<sup>2</sup> Jeunes voyous qui vivent de vols et de proxénétisme.

Montmartre, toutes les excentricités étaient possibles. Si l'on avait envie de sortir en pantoufles ou de déclamer des vers en marchant, cela ne gênait personne.

J'appris à connaître les autres locataires du Bateau-Lavoir. Nous nous croisions dans l'escalier, et nous nous retrouvions, un broc à la main, autour de la fontaine. Il y avait un restaurateur de tableaux, une blanchisseuse, un vieux maraîcher et son ivrogne de fils, qui gagnait quelques sous comme homme-sandwich, des sculpteurs et, bien sûr, des peintres. Surtout des jeunes, des rapins<sup>3</sup>. Avaient-ils choisi la Butte pour marcher sur les traces de Gauguin, Renoir et Toulouse-Lautrec ? Ou avaient-ils été séduits, comme moi, par la modicité du loyer ? Sans doute un peu des deux. L'un d'eux occupait un atelier juste au dessus de chez moi. Il s'appelait Henri de la Puisaye. C'était un bel homme, d'une beauté classique, comme on les aimait au siècle dernier : grand, svelte, un beau visage aux traits réguliers avec un collier de barbe bien taillé. Il faisait poser sa maîtresse, Jeanne, une petite brune vive et passionnée, aux grands yeux noirs et à la peau claire. La Puisaye peignait de grandes toiles de style oriental, représentant des bains turcs, des caravanes de chameaux dans le désert ou des souks égyptiens ; Jeanne y apparaissait, vêtue de pantalons bouffants, voilée, ou drapée dans des saris indiens. Du beau travail, mais pas vraiment moderne. Par malchance, Henri et Jeanne se disputaient souvent. Je me serais bien passé d'entrer dans leur intimité, mais les cloisons trop minces ne me permettaient pas d'ignorer leurs scènes de ménage.

L'atelier à la droite du mien était loué à Amélie, une jeune blanchisseuse. Je la voyais rarement ; elle

<sup>3</sup> Jeunes peintres débutants.

partait travailler très tôt, j'entendais claquer sa porte dans un demi-sommeil. C'était une fille discrète, dont l'expression maussade n'encourageait pas la conversation. La concierge, madame Coudray, m'avait dit qu'elle « avait eu des malheurs » ; j'en avais conclu qu'elle avait été séduite et abandonnée par quelque voyou du quartier.

Les deux ateliers suivants hébergeaient un peintre allemand et un sculpteur de bijoux ; nous nous saluions poliment, et nos relations s'arrêtaient là. Je me sentais un peu seul, jusqu'au jour où je fis la connaissance de Picasso.

C'était la fin du mois de septembre. Je montais l'escalier, il le descendait, et nous nous sommes heurtés. Je m'excusai, et il me répondit avec un accent espagnol à couper au couteau. Dans ma hâte, j'avais fait tomber le livre de Rimbaud que j'emportais pour le lire sur la place. Il le prit et s'écria :

– Rimbaud ! Je connais, j'aime ! Tu es poète ?

– Oui, enfin, j'essaie...

Il me tapa le bras – il avait une demi-tête de moins que moi – et dit :

– Viens chez moi, ce soir – tu es libre ce soir, oui ? Tu verras des poètes, et on ira boire un coup. Tu sais où est mon atelier ?

Je le savais, bien sûr. Pablo Picasso logeait à côté d'Henri de la Puisaye et recevait presque chaque soir toute une flopée d'amis espagnols qui faisaient un raffut de tous les diables dans les couloirs.

Le soir venu, je sortis faire l'emplette d'une bouteille de vin et me rendis chez lui. Sur le seuil, on avait écrit à la craie bleue « au rendez-vous des poètes ». J'entendais rire et parler ; je frappai, Picasso m'ouvrit. Il avait un visage lisse et singulier, le front barré d'une mèche

de cheveux noirs, et des yeux extraordinaires, couleur de charbon. On parle parfois de regard magnétique : jamais cette expression ne fut mieux employée que dans son cas. Il paraissait plus jeune que ses vingt-quatre ans. Ce soir-là, il portait une horrible chemise rouge à pois blancs. Il me fit entrer ; une douzaine de personnes occupaient son atelier. Il me demanda mon nom :

– Émile Sauvebois.

– Sauvebois ? Un nom prédestiné pour vivre au Bateau-Lavoir, s'écria un des invités en se tournant vers moi. Grâce à vous, nous allons échapper aux termites et au feu !

– Max, Émile aussi est poète ! Émile, voici mon ami, Max Jacob.

Je regardai le petit homme un peu rond qui me souriait ; il était plus âgé que nous – je lui donnai une trentaine d'années – et perdait déjà ses cheveux. Comme Picasso, il avait des yeux noirs remarquables, mais contrairement à lui, il s'habillait avec une élégance un peu surannée.

Max Jacob se disait poète ; il était vif, spirituel, et faisait preuve d'une politesse d'une autre époque. Il me posa plusieurs questions auxquelles je répondis de mon mieux. Je mourais de peur que Picasso ou lui me demande de déclamer une de mes oeuvres, mais heureusement, il n'en fut rien.

L'atelier de Picasso était meublé aussi misérablement que ma chambre : un sommier dans un coin, un poêle en fonte tout rouillé, une table de bois blanc, une malle. Cela n'avait pas d'importance, car on ne voyait que ses œuvres. Les murs de planches étaient couverts de croquis, de dessins, de toiles. Je ne connaissais alors pas grand chose à la peinture, et j'eus là le premier choc pictural de ma vie. C'était superbe ; même pour

un ignorant comme moi, il était évident que ce jeune homme maîtrisait parfaitement son art. Ses portraits étaient extraordinaires, puissants, épurés, dépourvus de toute fioriture. Son atelier hébergeait tout un peuple élégant et misérable, des femmes, des mendiants aux pieds nus, des arlequins, de longues silhouettes maigres, dans des tons froids de bleu, d'indigo, de brun. J'étais saisi mais ne savais que dire ; Max s'approcha de moi :

– N'a-t-il pas du génie ?

– Ah si, c'est magnifique !

Je m'arrêtai devant une toile représentant une repasseuse penchée sur son fer ; Max ajouta :

– Ces toiles, hélas, ne se vendent pas, les marchands les trouvent sinistres. Ils préféreraient l'époque où Pablo peignait d'une manière plus classique.

– Ah, les marchands, s'écria Picasso derrière lui, ce sont des rats !

– Une sale engeance, ajouta un autre Espagnol, mais hélas, nécessaire...

Picasso me présenta sa compagne, la belle Fernande Olivier, une fille sculpturale et indolente à la magnifique chevelure d'un brun roux. Je tâchais de comprendre qui étaient les autres. Je repérai facilement les Espagnols : le peintre Ricardo Canals, venu avec son épouse Benedetta, une superbe Italienne qui avait servi de modèle à Renoir ; deux sculpteurs, Paco Durrio et Manolo Hugué ; et d'autres dont je n'ai pas retenu le nom. Je tâchais de suivre les conversations, très animées, qui tournaient autour de la poésie, de la peinture et des peintres. Le ton était mordant, volontiers moqueur. Ils parlèrent d'Henri de la Puyaye, qu'ils n'appréciaient pas ; ces jeunes rapins le considéraient comme un peintre académique, ce qui était l'insulte

suprême. On but du mauvais vin rouge, puis, la nuit tombée, on décida de sortir pour manger un morceau.

Toute la bande descendit la rue des Saules et s'arrêta au *Lapin Agile*, un cabaret poussiéreux d'aspect misérable où ils avaient leurs habitudes. Le patron, le Père Frédé, portait une longue barbe grise de patriarche et ressemblait à un bandit corse. Il arborait ce soir-là un bonnet de fourrure, un gros tricot de laine, un pantalon de velours et des sabots qui faisaient un fracas terrible sur les dalles.

– Bienvenue, les artistes ! Asseyez-vous.

Je m'assis entre la belle Fernande et Max Jacob ; l'épouse de Frédé, Berthe, nous servit à la louche un ragoût copieux. Voyant que j'observais les lieux, Max me dit :

– Je vois que vous ne connaissiez pas l'endroit.

– Non, en effet. Je ne vis sur la Butte que depuis quelques jours.

La salle était longue, basse de plafond et toute roussie par la fumée. Au mur, un grand Christ crucifié en plâtre cohabitait avec un bas-relief hindou et une statue antique. Le patron avait accroché un peu partout des affiches, des dessins et des peintures.

– C'est assez affreux, non ? dit Max. Mais le père Frédé aime les artistes, il fait crédit et la cuisine bourguignonne de sa femme cale nos estomacs, pour quelque temps...

– Il me semble qu'il n'y a pas que des artistes ici, fis-je en désignant un vieil homme qui buvait une liqueur verte.

– Ah, fit Max, qui sait ? Ce vieux est peut-être un grand peintre ou un sculpteur ?

Je rougis jusqu'aux oreilles : j'avais été pris en

flagrant délit de sottise, mais Max me taquinait. Il m'expliqua que la clientèle du *Lapin Agile* était très mélangée ; les peintres y côtoyaient des ouvriers, des ivrognes ravagés par l'absinthe<sup>4</sup> ou le gros rouge, des anarchistes ou des mauvais garçons venus du quartier de la Goutte-d'Or. Je l'écoutais et je buvais, trop sans doute. J'observais Fernande et Benedetta Canals, chapeautées et soigneusement vêtues, qui parlaient de leurs hommes et de leurs parfums. Max avait quitté son haut-de-forme et critiquait les poésies de Laforgue avec Picasso, en bras de chemise. J'étais heureux, je me sentais porté par ce groupe pittoresque et créatif, je rêvais de m'y faire des amis. Soudain, le père Frédéric prit une guitare et annonça d'une voix éraillée :

– Allez, on va faire un peu d'art !

Il se mit à chanter :

– *L'un meurt en son printemps,*

*l'autre attend la vieillesse,*

*Le trépas est tout un, les accidents divers :*

*Le vrai trésor de l'homme est la verte jeunesse,*

*Le reste de nos ans ne sont que des hivers.*

J'avais trop bu. Je me levai et criai : *Mais c'est du Ronsard !* déclenchant l'hilarité générale, et me couvrant de ridicule. La belle Fernande eut pitié de moi, elle me fit rasseoir. Je lui demandai :

– Pourquoi cet endroit s'appelle-t-il le *Lapin Agile* ?

– Parce qu'un dessinateur, André Gill, avait fait une enseigne pour ce bistrot<sup>5</sup>. Vous ne la verrez pas, on l'a volée. Mais peut-être préféreriez-vous son ancien nom ?

– Quel est-il ?

– Le *Cabaret des Assassins*.

<sup>4</sup> Liqueur aux plantes d'absinthe, très en vogue au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>.

<sup>5</sup> Il l'avait signée « L'a peint A. Gill ».

